

DEUX POUR UN,

P.O. full 2633^m

COMÉDIE

726

EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES;

Par MM. JOSEPH PAIN et HENRI DUPIN.

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du Vaudeville, le 26 novembre 1810.

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le théâtre
Français, n^o. 51.

1811.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

Le Comte de VOLMAR, général,
revenant d'ambassade.

M. *St.-Légé.*

AMÉDÉE, { officiers du même régim. } M. *Henry.*

CHARLES, { Charles a le ruban de }
{ l'ordre de Mar. Thérèse. } M. *Isambert.*

EMMA de RISBERG.

Mad. *Hervey.*

THOMAS, domestique de louage. M- *Joly.*

*La scène est à Vienne, dans l'hôtel de l'Aigle
noir.*

COUPLÉ D'ANNONCE.

Air: Vaud. de Haine aux Femmes.

Le vaudeville est un enfant,
Dans cet âge, à qui l'on fait grâce,
Vous savez qu'aisément on passe
De la folie au sentiment.
Si l'enfant, dont l'humeur varie
Ce soir, un peu s'attendrissait;
Ah! n'allez pas, je vous en pris,
Le faire pleurer tout à fait.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

G 82/1026

DEUX POUR UN.

Le théâtre représente un salon d'hôtel garni.

SCENE PREMIERE.

Mad. de RISBERG.

VOILA ma toilette de voyage... Charles, après deux mois d'absence, je vais donc te revoir !... Fidèle sans doute ?... Cependant je crois qu'il est tems que je quitte Vienne.

Air : *Vaud. du Fandango.*

Vers vos amans quand vous allez,
Jeunes beautés, prenez des ailes;
Ne tardez pas, si vous voulez
Retrouver ces messieurs fidèles.
Parjure au serment d'un adieu,
On oublie et l'on s'en fait gloire;
Car l'amour est un petit dieu
Qui perd tous les jours la mémoire.

Demain je serai donc à Presbourg... Lisbeth, as-tu fini tes préparatifs ?... Comment ! les chevanx sont déjà mis !... Partons ; mais il faut que je fasse mes adieux au respectable comte de Volmar. Je ne le connais que depuis huit jours à peine, et je me sens entraîné vers lui par un sentiment que je ne saurais définir ; faisons-le prier de venir dans ce salon.

SCENE II.

Mad. de RISBERG, M. de VOLMAR.

VOLMAR.

Quoi ! madame, vous nous quittez ?

Mad. de RISBERG.

J'allais vous le dire, général, et prendre congé de vous.

VOLMAR.

C'est Thomas qui m'a appris cette belle nouvelle.

Mad. de R I S B E R G.

L'officieux Thomas est la gazette de l'hôtel de l'Aigle noir.

V O L M A R.

Je ne voulais pas le croire , c'est une perfidie.

Mad. de R I S B E R G.

Une perfidie ?

V O L M A R.

Oui , madame ; après avoir été éloigné de l'Allemagne , pendant quinze ans par plusieurs commandemens en chef et différentes ambassades , je reviens dans ma patrie , je m'y trouve presque étranger ; je souffrais de cet isolement , mon bon génie veut que vous habitiez le même hôtel que moi , je vous fais ma cour , vous m'acceptez pour votre chevalier , il y a huit jours que nous ne nous quittons pas , et quand vous m'avez bien accoutumé aux charmes de votre société , aux grâces de votre entretien , quand je ne peux plus me passer de vous , vous partez , vous m'abandonnez , que voulez-vous que je devienne ?

Mad. de R I S B E R G.

Comment ! monsieur le Comte , vous mettez dans vos aimables reproches une chaleur...

V O L M A R.

C'est votre faute ; oui , madame , je vous aime ,

Air : Va d'une science inutile.

De l'aveu que je viens de faire ,
Ah ! n'allez pas vous alarmer ,
J'ai cessé d'être téméraire ,
Et , tout haut , je puis vous aimer.

Mad. de R I S B E R G.

Quelle serait votre espérance ?

V O L M A R.

D'un vieillard vous aurez pitié.

Mad. de R I S B E R G.

Mon amour est donné d'avance.

V O L M A R.

Je m'inscris pour votre amitié.

Mad. de R I S B E R G.

Je n'avais pas attendu que vous me la demandassiez.

V O L M A R.

Et vous partez ?

Mad. de R I S B E R G.

Dans un moment.

V O L M A R.

Votre procès n'est pas fini ?

Mad. de R I S B E R G.

Je l'abandonne.

V O L M A R.

Et vous allez ?...

Mad. de R I S B E R G.

A Presbourg:

V O L M A R.

A Presbourg, cet amour donné d'avance serait-il la cause
d'un aussi brusque départ ?

Mad. de R I S B E R G.

Vous avez deviné.

V O L M A R.

J'ai un fils à Presbourg, je l'attends aujourd'hui même.
Ah ! si mon bonheur eut voulu que ce fût lui !

Mad. de R I S B E R G.

Oh ! non, général, c'est impossible.

V O L M A R.

Pourquoi pas, le hasard se plaît quelquefois à rappro-
cher... Excusez mon indiscretion.

Mad. de R I S B E R G.

L'estime que vous m'avez inspirée vous donne des droits à
ma confiance ; oui, je vais à Presbourg revoir un jeune
homme que j'aime d'autant plus, que le sort a été injuste
envers lui.

V O L M A R.

Comment ?

Mad. de R I S B E R G.

Air : *Muses des bois.*

D'un sort cruel, victime involontaire,
Dans ce bas-monde, hôte, hélas ! inconnu,
Déshérité des caresses d'un père,
L'infortuné sans espoir est venu.
L'hymen ne peut charmer son existence,
Et les ennuis d'un si triste abandon ;

Lorsque l'amour lui donna la naissance,
Le préjugé vint lui ravir un nom.

V O L M A R , *à part.*

Elle me rapelle des souvenirs.

Mad. de R I S B E R G .

Adieu , adieu , mon respectable ami.

V O L M A R .

Vous emportez tous mes regrets.

Mad. de R I S B E R G .

Mais... j'oublie un papier important qui regarde cet infortuné.

V O L M A R .

J'aurai donc le plaisir de vous voir plus long-tems.

Mad. de R I S B E R G .

Je cours chez mon notaire... Voulez-vous me permettre de prendre votre voiture ?

V O L M A R .

Elle est à vos ordres.

Mad. de R I S B E R G .

Restez. Je reviendrai vous dire adieu.

S C E N E I I I .

V O L M A R .

A Presbourg... après vingt ans... si c'était... Jenny ,
Jenny...!

Air : En amour comme en amitié.

Du chagrin émousser les traits ,
Est ce que du tems on reclame ;
Mais , hélas ! malgré ses bienfaits ,
Le tems ne ferme pas les blessures de l'âme.
Voulant retrouver le bonheur ,
Le cœur envain s'en fait accroire ,
Pour le plaisir il n'a pas de mémoire ,
Mais il en a pour la douleur.

Où va mon imagination chercher dans l'événement le plus simple des rapprochemens , bien loin peut-être de la vérité.

S C E N E I V.
V O L M A R , T H O M A S .

T H O M A S .

Général , votré maison s'avance , et cé n'est pas sans
peiné.

V O L M A R .

Comment ! ma maison ?...

T H O M A S .

Eh ! donc ? n'avez-vous pas reconnu en moi cette intelli-
gencé , ce tact qui né mé quitté jamais , et né suis-jé pas
votré ministré plénipotentiaire , pour vous monter uné mai-
son dans lé grand genré ! est-il rien dé trop somptueux pour
un homme commé vous ! un général , un ambassadeur !

Air : Un chanoine de l'Auxerrois.

D'abord vous aurez six laquais

Bien faits,

Coquets ,

Et très

Discrets ;

Majordôme ,

Econome ,

Un cocher qui boit rarement ,

Un honnête homme

D'intendant ;

Un suisse incorruptible ,

Petit secrétaire accompli ,

Et valet de chambre poli.

Un choix aussi bon

Prouvé qu'un gascon

Sait faire l'impossible.

V O L M A R .

Fais comme tu voudras , Thomas , j'attends mon fils ; je
sors, je vais au-devant de lui... Je veux voir si après quinze
ans je reconnâtrai ce cher Amédée. S'il prenait une autre
route et qu'il arrivât avant mon retour , reste pour le rece-
voir ; dis-lui de m'attendre, je ne tarderai pas à revenir.

T H O M A S .

Monsu votré fils , il vient dé la campagne ?

V O L M A R.

De Presbourg.

T H O M A S.

De la capitale de la Hongrie , si j'en crois mon Atlas.

V O L M A R.

J'y songe , tu ne le connais pas.

T H O M A S.

Je le reconnâtrai , général , je le reconnâtrai ; ce n'est pas pour rien que l'on m'appelle le petit Lavater du pays , un vel homme , n'est-il pas vrai , tout votré portrait , je le vois d'ici.

V O L M A R.

Mon cher Thomas , je te le recomande. (*il sort.*)

S C E N E V.

T H O M A S.

Mon cher Thomas ! il a besoin dé moi. Un june hommé qui vient sans douté pour la première fois à Vienne , dont jé dois guider les premiers pas dans la capitalé , je suis utile , il faut mé faire valoir. Eh ! sandis ! jé puis mé récompenser moi-même ; jé mé suis chargé dé monter la maison du papa , j'é sérais un grand vélitre dé m'oublier , et jé mé fais premier laquais ; jé né dédaigné pas l'antichambéré.

Air : Vaud. de la Piété filiale.

Laquais , je prends de l'embonpoint ,

Matin et soir je me repose ,

Quand par bonheur on ne fait pas grand chose ,

Ce doux état ne nous fatigue point ;

Près du poële , au mois de décembre ,

On est sur un banc sans façon ;

Si l'on ne fait que bâiller au salon ,

Du moins l'on dort dans l'antichambre.

Eh ! donc , l'antichambre est mon élément. J'entends quelqu'un.

S C E N E V I.

T H O M A S , A M É D É E , C H A R L E S.

A M É D É E.

Eh bien ! où es-tu donc ?... Ah !

T H O M A S , *à part.*

Tiens ! ils sont deux !

C H A R L E S , *arrivant.*

Me voici.

T H O M A S , *à part.*

C'est égal, prouvons que je suis physionomiste. (*A Charles.*) Monsu votre père, monsu...

C H A R L E S , *avec étonnement.*

Mon père?...

A M É D É E .

Mais qu'est-ce que c'est donc ?

T H O M A S .

Pardon, monsu, je sais ce que je fais, et l'on m'a re-commandé...

C H A R L E S , *à Amédée.*

Mais, que signifie?...

A M É D É E .

Tu t'inquiètes de tout. Tu dis donc, l'ami, que nous sommes à l'hotel de l'Aigle noir ?

T H O M A S , *à Charles.*

Monsu votre père né va pas tarder à rentrer, il vous attend avec impatience ; mais il né m'avait pas parlé de votre ami.

A M É D É E .

Mais, qui es-tu donc, impitoyable bavard ?

T H O M A S .

Simple domestiqué de louage... Mais peut être dans peu...
En un mot...

Air : Vaud. de M. Guillaume.

Je suis Thomas, et c'est moi qui m'empare
Des étrangers qui viennent d'arriver ;
Veut-on voir uné chose rare ,
C'est moi d'abord qu'on vient trouver.
Lorsqué du Roi la bonté se signale,
Je m'associe à ses grandeurs ;
Il embellit sa capitale ,
Et j'en fais les honneurs.

Enfin, jé suis lé petit panorama dé Vienne.

A M É D É E .

Allons, laisse nous.

Deux pour un.

B

Ces messieurs n'ont pas besoin de mes petits services , jé mé retiré... (*regardant Charles en s'en allant.*) C'est singulier , c'est touté la figuré du papa. (*il sort.*)

S C E N E V I I.

A M É D É E , C H A R L E S.

C H A R L E S.

Où cet homme me prend pour un autre, où il a la tête dérangée... Cependant tu semblais vouloir l'ampêcher de parler.

A M É D É E.

Moi?... Comme tu es ombrageux !

C H A R L E S.

Et toi , dissimulé ; il n'est pas de confidence que je ne t'aie faites ; et toi , malgré l'amitié qui nous lie depuis plusieurs années , je ne te connais encore que sous le nom d'Amédée.

A M É D É E.

Le moment n'était pas venu.

C H A R L E S.

J'ai poussé la complaisance jusqu'à venir ici avec toi , sans savoir le motif de ton voyage ; au nom du ciel, dis-moi donc ce que je viens faire à Vienne.

A M É D É E.

M'accompagner , dépenser avec moi l'argent que nous avons gagné aux habitans de Presbourg, et plus encore chercher cette tendre Emma de Risberg, cette intéressante veuve pour laquelle tu brûles d'un amour si parfait.

C H A R L E S.

Je vais m'informer d'elle ; mais elle a peut-être déjà quitté Vienne, et nous nous serons croisés en route.

A M É D É E.

C'est pour cela que tu plongeais de longs regards curieux dans toutes les chaises de poste qui couraient en sens contraire.

C H A R L E S .

Mais enfin , pourquò m'amènes-tu ? tu dois avoir des motifs...

A M É D É E .

Dont tu me sauras peut-être quelque gré.

Air : *En deux moitiés dit-on le sort.*

D'un projet bien cher à mon cœur
 Ne va pas t'alarmer d'avance ;
 On sait que l'amour et sa sœur
 Ont toujours aimé le silence.
 D'un conducteur mystérieux
 Ne crains nulle trame perfide ,
 Le soupçon peut fermer les yeux ,
 Lorsque l'amitié sert de guide.

C H A R L E S .

Allons , quand tu voudras me confier...

A M É D É E .

Mon ami , je viens chercher un père que je n'ai pas vu depuis quinze ans.

C H A R L E S .

Un père ! que tu es heureux !

A M É D É E .

Et si tu partageais mon bonheur ?

C H A R L E S .

Jamais ; tu connais mes chagrins.

A M É D É E .

C'est peut-être cette confiance qui m'a suggéré le plan que je viens exécuter.

C H A R L E S .

Comment ?

A M É D É E .

En venant chercher mon père , je dois embrasser le tien.

C H A R L E S .

Explique-toi.

A M É D É E .

Ton ami s'appelle Amédée de Volmar.

C H A R L E S .

Qu'entends-je ! ... Effectivement on m'a dit que M. de Volmar s'était marié , qu'un fils... et c'est toi... et tu veux

me rendre témoin de ton bonheur ! tu veux jouir de ma confusion !

A M É D É E.

Tu ne devines pas... mon frère.

C H A R L E S , *serrant la main d'Amédée.*

Amédée... je ne croyais pas pouvoir t'aimer davantage.

Air : Loïn des grandeurs je vis le jour.

Triste objet, hélas ! de pitié,
Abandonné dès ma naissance,
Je te vis, et ton amitié
M'a fis supporter l'existence ;
Qu'importe ici qu'un orgueil ennemi
A tes nobles vœux soit contraire ;
Ton cœur du moins me conserve un ami,
Si le sort me refuse un frère.

A M É D É E.

Oui , Charles , compte sur moi.

C H A R L E S .

Quel bonheur de retrouver un père, d'avoir un rang, un nom dans la société... mais ton amitié s'abuse ; le comte de Volmar est trop prévenu contre ma mère, il croit l'infortunée Jenny coupable, et le fatal préjugé viendra fortifier encore sa haine pour le fils de Jenny.

A M É D É E.

Mais ne m'as-tu pas dit que ta mère avait, en mourant, déposé des papiers...

C H A R L E S .

Qui ne laissent aucun doute sur son innocence. Sans trop savoir quand je pourrais en faire usage, j'ai prié madame de Risberg de me les apporter à Presbourg.

A M É D É E.

Va, va retirer ce précieux dépôt.

C H A R L E S .

Je vais aussi m'informer d'Emma, puisse-t-elle n'être pas encore partie !

A M É D É E.

Charles, ne perds pas un moment, je te jure qu'avant la fin du jour ton bonheur sera mon ouvrage.

C H A R L E S.

Air : *J'ai vu le parnasse des dames.*

Du succès aujourd'hui je doute,
Cesse à moi de t'intéresser.

A M É D É E.

Quoique cette épreuve me coûte,
Je ne saurais y renoncer.

C H A R L E S.

De ton serment je te délie.

A M É D É E.

Espérer m'offre mille appas.

C H A R L E S.

L'espérance est une folie.

A M É D É E.

Par bonheur on n'en guérit pas.

S C E N E V I I I.

Les Précédens , Mad. D E R I S B E R G.

Mad. D E R I S B E R G , à la cantonnade.

Ah ! le général n'est pas encore rentré ; Thomas, dites
au postillon qu'il se tienne prêt.

C H A R L E S.

C'est la voix d'Emma. (*La voyant paraître.*) C'est elle.

Mad. D E R I S B E R G.

Que vois-je ! Charles à Vienne ! Par quel hasard ?
Thomas, Thomas, dites qu'on détèle. (*Apercevant Amé-
dée qui la salue.*) Vous ici, monsieur ?

A M É D É E.

Oui, madame, il est dans ma destinée de toujours mar-
cher sur vos traces.

C H A R L E S.

Emma ! pas une lettre pendant votre absence, vous avez
oublié le pauvre Charles.

Mad. D E R I S B E R G.

Je parlais pour vous aller joindre, et vous pourquoi ne
m'avoir pas annoncé votre arrivée, quel motif vous conduit
à Vienne ?

C H A R L E S.

J'accompagne mon ami qui se rend auprès de son père.

Mad. D E R I S B E R G.

Quoi ! M. Amédée serait le fils de M. de Volmar ?

C H A R L E S.

Vous le connaissez ?

Mad. D E R I S B E R G.

Depuis quelques jours seulement ; mais nous nous sommes inspiré une amitié réciproque.

A M É D É E.

Oui, madame, nous venons tous deux embrasser notre père.

Mad. D E R I S B E R G.

Votre père !... quoi ! Charles... M. de Volmar...

C H A R L E S.

Je ne vous ai jamais prononcé son nom ; Amédée était seul dans la confiance.

Mad. D E R I S B E R G.

Tout à l'heure en lui faisant mes adieux, sans vous désigner autrement, je parlais de vos malheurs, il n'a pu cacher son trouble.

C H A R L E S.

Ah ! madame ! vous dites qu'il a été ému, penserait-il à moi.

Mad. D E R I S B E R G.

C'est sans doute votre souvenir qui a causé son émotion... Votre but serait-il de réclamer auprès de M. de Volmar les droits de la naissance ?

A M É D É E.

Oui, madame, c'est un projet dont je ne lui ai fait part qu'en arrivant.

Mad. D E R I S B E R G.

De vous, monsieur?... une pareille idée dans une tête aussi légère...

A M É D É E, *souriant.*

Elevé en France, j'ai pris le caractère d'un Français.

Air : A boire je passais ma vie.

Jamais obstacle ne l'arrête

Pour le plaisir et pour l'honneur,

Et si l'on accuse sa tête,

On sait apprécier son cœur.
Ah ! croyez moi , l'étourderie
N'est pas toujours son élément,
S'il sacrifie à la folie ,
Il se dévoue au sentiment.

Mad. DERISBERG.

Je n'ai connu que votre tête ; mais parlons de votre projet ; la chose me paraît difficile. Vous n'ignorez pas la fierté de la noblesse Allemande.

CHARLES.

Il en est tems encore ; Amédée , renonce à cette entreprise.

AMÉDÉE.

Non. Je compte sur la tendresse de mon père.

Mad. DERISBERG.

Combien y a-t-il de tems que vous ne l'avez vu ?

AMÉDÉE.

Quinze ans.

Mad. DERISBERG.

Quinze ans ! j'imagine un moyen. Charles , que renferment ces papiers que je viens de chercher chez mon notaire et que je vous portais à Presbourg ?

CHARLES.

Ils sont relatifs à ma mère.

Mad. DERISBERG.

Croyez-vous qu'ils puissent détromper le comte de Volmar.

CHARLES.

Oui , je le crois.

Mad. DERISBERG.

Mais vous , monsieur , si le général ne vous reconnaît pas après quinze ans , qui lui prouvera que vous êtes son fils ?

AMÉDÉE.

Cette lettre de mon colonel , qui est l'ancien ami de mon père.

Mad. DERISBERG.

Donnez-la moi , je la présenterai à M. de Volmar en même tems que les papiers de Charles ; prenez garde que le moindre mot ne vous trahisse ?

C H A R L E S .

Quelle est votre idée ?

Mad. D E R I S B E R G .

De surprendre son cœur , de laisser agir la nature , enfin qu'il ignore lequel des deux la société lui permet d'avouer.

C H A R L E S .

Ce moyen ne blesse-t-il pas la délicatesse ?

Mad. D E R I S B E R G .

C'est une justice que vous demanderez. D'ailleurs oubliez-vous que ma famille ne consentira jamais à m'unir à un homme inconnu ?

Air : *Le fleuve de la vie.*

Une telle entreprise assure
A nos feux l'espoir d'un beau jour,
Favorisé par la nature,
Vous obtiendrez tout de l'amour.
Mais sans ce moyen salulaire,
Tous nos projets sont en défaut,
Pour avoir une épouse , il faut
Que vous trouviez un père.

A M É D É E .

Charles , il faut assurer ton bonheur et faire le sacrifice tout entier.

Mad. D E R I S B E R G .

On vient , du courage ; ne vous trahissez pas.

S C E N E I X .

Les Précédens , M. DE VOLMAR , amené par THOMAS.

T H O M A S .

Oui , général , votre fils est arrivé.

A M É D É E et C H A R L E S , *spontanément.*

Mon père !

V O L M A R , *étonné.*

Qu'entends-je ! que signifie ?...

T H O M A S , *à part.*

Capédébouis ! en voilà deux !

Mad. D E R I S B E R G .

M. le Comte , ces papiers vont vous expliquer le mystère d'une rencontre qui a droit de vous étonner.

VOLMAR, *s'avançant sur le devant de la scène et jetant des regards inquiets sur les jeunes gens.*

Une lettre de mon ami le colonel... Amédée. (*Il se retourne et les regardent.*) Que vois-je ? la signature de Jenny ! (*Il parcourt les papiers avec avidité.*)

CHARLES, *à part.*

Je souffre !

AMÉDÉE, *à part.*

J'espère !

MAD. DERISBERG, *à part.*

Je tremble !

CHARLES, *à part.*

C'est donc là mon père !

VOLMAR.

Dieux ! Jenny était innocente... et son fils est devant moi. Ils sont amis et se présentent ensemble à mes regards. Amédée, nomme toi, Charles, viens embrasser un père?... Quoi ! vous gardez tous deux le silence, qui peut vous arrêter. ?

THOMAS, *à part.*

Il n'est pas plus physionomiste...

AMÉDÉE.

Oserai-je demander à monsieur le Comte quels sont ses projets sur le fils que lui a donné l'amour.

VOLMAR.

De lui assurer une fortune indépendante, et de lui faire oublier par ma tendresse la fatalité qui présida à sa naissance. (*à part en regardant les jeunes gens.*) Il est militaire !

CHARLES.

Comment monsieur le Comte veut-il que l'on nomme son fils ?

MAD. DERISBERG.

Mon respectable ami.

Air : *Dorilas.*

D'où vient que votre cœur balance,

Un si grand nom est un présent,

Mais qui tient de vous la naissance

Y reçut un droit suffisant.

Deux pour un.

C

Le général par qui naguère
Tant de peuples furent soumis,
Devrait traiter un préjugé vulgaire
Comme il traita les ennemis.

V O L M A R.

Même air.

Dans ses décrets impitoyables,
L'opinion combat nos vœux :
Il est des chaînes respectables,
Il est des devoirs rigoureux.
Par un préjugé nécessaire,
Quelquefois l'ordre s'affermit,
Tout haut, le sage le révère,
Lorsque tout bas il en gémit.

C H A R L E S.

Ainsi mon père se refuse...

V O L M A R.

Oui, messieurs, c'est impossible. Le nom que je porte, les nouveaux honneurs que j'attends de mon souverain, les préjugés de notre pays... C'est impossible, vous que je ne saurais distinguer; Charles, cédez à la nécessité.

Mad. DE RISBERG.

Général, votre cœur et vos yeux ne sauraient distinguer l'un de l'autre, il en est cependant un que votre rigueur accable.

A M É D É E, *d'un ton respectueux.*

Monsieur le Comte, quelque nom que vous donniez à notre témérité, sachez que nous avons fait le serment de vous empêcher de connaître le fils de Jenny, jusqu'à ce que votre justice l'ait indemnisé de ses longs chagrins et d'une réprobation qu'il n'a pu mériter.

V O L M A R, *d'une voix étouffé.*

Sortez.

C H A R L E S.

Non, cette situation est trop pénible, il faut...

A M É D É E, *l'entraînant.*

Viens. (*ils sortent.*)

V O L M A R, *d madame de Risberg,*

Eh bien! madame?...

Mad. DE RISBERG.

Général, consultez votre cœur. (*elle sort.*)

SCENE X.

VOLMAR, THOMAS.

VOLMAR.

Que résoudre ? A quelle idée m'arrêter ?

THOMAS, *d part.*

Il faut que je le console ! (*haut.*) Monseigneur le Comte, permettez au fidèle Thomas de prendre part à votre affliction.

VOLMAR.

Que me veux-tu ?

THOMAS.

D'un mot je puis fixer votre pénible incertitude.

VOLMAR.

Toi ! comment le hasard aurait pu te faire connaître ?...

THOMAS.

Le hasard ? si donc... Au surplus, je sais lequel de ces deux beaux jeunes gens est votre fils tout-à-fait.

VOLMAR.

Parle, et sois sûr que ma reconnaissance...

THOMAS.

C'est celui qui a dit : *comment monseigneur le Comte vut-il que l'on nomme son fils ?*

VOLMAR.

Et comment sais-tu ?...

THOMAS, *montrant ses yeux.*

Ils ne me trompent jamais.

VOLMAR.

Imbécille !... Mais tu peux cependant découvrir avec adresse... ils ne se cachent pas de toi... joins la prudence à la discrétion, surtout point de conjectures trop hasardées, et compte sur une ample récompense. (*d part.*) Allons trouver madame de Risberg, celui qu'elle aimait à Presbourg était méconnu de ses parens... C'est elle qui m'a remis leurs papiers ; tâchons d'obtenir quelque lumière sur un événement aussi inattendu.

S C E N E X I.

T H O M A S.

Uné amplé récompensé elle est à moi ; jé déviens utilis dé plus en plus ; les deux junes gens restéront sans doute dans l'hôtel , jé sérai chargé d'augmenter lé domestiqué ; jé sérai lé confident dé tout lé mondé , et jé mé suis fait pémier laquais ! et jé mé confondais avec la valétaillet Mon ami Thomas , tu dois avoir uné plus noble ambition. Pémier laquais ? si donc , jé mé nommé valet dé chambré. Mes gages sont augmentés et jé mé jetté dans les liens du mariage.

Air : *Pardon seigneur.* (Sultan du Havre.)

Dé l'or jé né fais pas grand cas ,
 Mais jé crois qu'un peu dé richesse ,
 Auprès dé madame Thomas ,
 Né nuira pas à ma tendresse.
 Souvent lé bésouin importun
 Rend plus d'un ménage maussade ,
 Lorsqué l'on voit l'amour à jeun ,
 Lé sentiment est bien malade.

S C E N E X I I.

T H O M A S , A M É D É E.

A M É D É E.

Je comptais trouver ici M. de Volmar.

T H O M A S.

Monsu a-t-il quelque chose à lui diré dé particulier , quelque révélation secrète...

A M É D É E.

Que viens-tu me dire ?

T H O M A S.

Monsu , jé né suis pas à dédaigner , jé jouis d'uné certainé prépondérance auprès dé votre père , et si vous avez bésouin dé moi pour vous fairé reconnaître , jé vous promets mes bons officés.

A M É D É E.

Me faire reconnaître ?

THOMAS, *regardant avec mystère si on les écoute.*
Il né m'a fallu qu'un coup d'œil pour vous deviner, vous
êtes le fils naturel.

A M É D É E.

Ah ! le fils naturel.

Air : Le soir après pénible ouvrage.

J'admire vraiment ton adresse,
Tu déroutes les plus discrets;
A ton coup d'œil, à ta finesse,
Qui déroberait ses secrets.
Ils sont à toi quand tu regardes,
Mais on ne peut s'en chagriner;
On ne craint rien si tu les gardes,
Comme tu sais les deviner.

T H O M A S.

La même chose. Ah ! monsu, dès la première vue jé mé
suis senti pour vous un tic tac.

A M É D É E.

Allons, éloigne-toi.

T H O M A S.

Monstu, les malheureux sé rapprochent. Admirez avec
moi les caprices dé la bizarre fortune qui met entre nous
une fatale analogie.

A M É D É E.

Entre nous ? (*d part.*) Il me fait rire malgré moi.

T H O M A S.

Air : De l'honneur Laure suit la loi.

Aux rigneurs dé votré destin
Jé m'intéresse, jé vous jure,
On sait compatir au chagrin
Qué pour son compté l'on endure.
Tous deux nous souffrons en cé jour,
Et dé la même pécadille;
Jé suis aussi fils dé l'amour.

A M É D É E.

Tu n'as pas un air de famille.

T H O M A S.

Monstu a lé propos jovial.

A M É D É E.

J'ignore ce qu'est devenu...

T H O M A S.

Monsu votre frère, sans doute ? (*à part.*) Si jé pouvais savoir comment il s'appelle ! Jé vais lé chercher. (*il va pour sortir.*) Ah ! par quel nom monsu lé désigne-t-il ?

AMÉDÉE, *après un mouvement et devinant le piège.*
Sors.

T H O M A S, *à part.*

Il est aussi fin qué moi. (*haut.*) Ah ! lé voilà !

S C E N E X I I I.

THOMAS, AMÉDÉE, CHARLES.

THOMAS, *bas à Charles en allant vers lui.*

Monsu, consolez votré frère, car jé soupçonné qué lé général né lé reconnaîtra pas. (*il le regarde fixement. Charles lui fait signe de s'éloigner. A part en s'en allant.*) Ils ont juré d'être muets. Ces allemands ont un caractère...

S C E N E X I V.

AMÉDÉE, CHARLES.

C H A R L E S.

J'ai envain cherché M. de Volmar.

A M É D É E.

Quel était ton dessein ?

C H A R L E S.

De me découvrir à lui et de m'éloigner.

A M É D É E.

Charles, ce n'est pas là ce que tu m'avais promis.

C H A R L E S.

Je renonce à l'espoir de partager ton bonheur ; je n'oublierai de ma vie ce que ton amitié voulut faire pour moi, mais abandonne un infortuné.

A M É D É E.

Je n'abandonne point mon frère.

C H A R L E S.

Pour moi tu te rends coupable envers M. de Volmar après quinze ans d'absence, pour moi tu te dérobes aux

caresses d'un père , et de quel droit veux-tu forcer le comte de Volmar de recevoir dans sa famille , d'honorer de son nom un malheureux dont à peine il soupçonnait l'existence ? De quel droit veux-tu combattre un préjugé qu'il respecte ? Amédée , es-tu son juge et cesse-tu d'être son fils ?

A M É D É E .

Il est vrai , l'amitié m'a conseillé une démarche peut-être hasardée ; mais il n'est plus tems de regarder en arrière. Mon frère , ne me punis pas de mon attachement pour toi... Encore quelque momens de courage , et mon père me saura gré lui-même de la résistance que nous avons opposée à ses ordres.

D U O .

Air : *De Linu.*

A M É D É E .

Ensemble.

Ecoute la tendre amitié ,
Ecoute la voix d'une mère ,
Et que deux fils soient de moitié
Dans les caresses de leur père.

C H A R L E S .

J'écoute la voix d'une mère ,
J'écoute la tendre amitié ;
Ah ! que deux fils soient de moitié
Dans les caresses de leur père.

C H A R L E S .

Que je dois à ta pitié ,
Comment m'acquitter , ô mon frère !

A M É D É E .

Compte à jamais sur mon recours.

C H A R L E S .

Ici toi seul est mon secours.

A M É D É E .

Que ton bonheur soit mon ouvrage.

C H A R L E S .

Je ne puis t'aimer davantage.

Ensemble.

Je donnerais pour toi mes jours.

A M É D É E .

Ecoute la tendre amitié , etc.

C H A R L E S .

J'écoute la tendre amitié , etc.

Ensemble.

Ensemble dans les bras l'un de l'autre.

Le destin nous a réunis,
Resserrons des chaînes si chères;
Ah ! déjà nous étions amis,
Sans savoir que nous étions frères !

S C E N E X V.

Les Précédens , M. VOLMAR, amené par Thomas.

V O L M A R.

Fort bien , messieurs , j'aime à vous voir dans les bras
l'un de l'autre.

Air nouveau de Doche.

J'aime à voir ces embrassemens
Et l'amitié qui vous enflamme ;
C'est le plus pur des sentimens,
Il élève, il agrandit l'âme :
Un plus tendre offre des appas ;
Mais il a des chaînes cruelles,
Et jamais l'amitié n'a fait autant d'ingrats,
Que l'amour a fait d'infidèles.

A M É D É E.

Nous vous laissons , monsieur le Comte , notre présence
vous est peut-être importune.

V O L M A R.

Non , restez , vous ne pouvez douter que je n'éprouve du
plaisir à vous voir.

A M É D É E , C H A R L E S.

Ah ! mon père !

V O L M A R.

Charles , Amédée , vous êtes à peu près du même âge.
Militaires tous deux , et sans doute estimés de vos chefs ;
voyons , parlez-moi de vous.

C H A R L E S.

Air : Vaud. du Jaloux malade.

Brave , généreux et sincère,
Du régiment il est l'honneur.

A M É D É E.

Je sais mille traits de mon frère
Qui font l'éloge de son cœur.

CHARLES.

Il est aimé de tout le monde,
Des malheureux il est l'appui.

AMÉDÉE.

Quand chacun le vante à la ronde,
Lui seul ne parle pas de lui.

VOLMAR.

Combien ce portrait m'intéresse... Mais je vois à l'un de
vous la récompense des braves.

AMÉDÉE.

Mon ami l'a méritée.

CHARLES.

J'ai été plus heureux que toi, j'ai combattu sous les yeux
même du chef de l'état.

VOLMAR.

Racontez-moi quelques-uns de vos faits d'armes.

AMÉDÉE.

Général, nous avons essayé de marcher sur vos traces.

CHARLES.

Air : S'il se fait quelque sottise, il faut que je sois là.

Du haut d'un fort inaccessible,
Les ennemis ôsaient nous arrêter,
Son colonel, qui le sait invincible,
Lui commande de l'emporter.
Rien n'étonne sa hardiesse,
Et deux jours après son départ...

VOLMAR.

Quoi ! déjà ?

CHARLES.

Sur la forteresse
Flottait notre étendard.

VOLMAR.

Bien, très-bien ; mais lequel de vous ? ...

AMÉDÉE.

Même air.

Dans un combat, aux ennemis funeste,
Le succès était incertain ;
Il voit qu'un seul drapeau leur reste,
Il se précipite soudain.

VOLMAR.

Il fut pris ? ...

Deux pour un.

D

A M É D É E.

Ce n'est pas sans peine
Que de mon frère on pourrait s'emparer,
Et du danger où sa tête l'entraîne,
Son bras sait le tirer.

V O L M A R.

Du courage, de l'audace même, ô mes amis, que je suis fier de vous... Ah ! pourquoi l'opinion cruelle... mais il le faut... je ne dois pas me plaindre de votre silence, il vous honore tous deux. (*A part.*) Madame de Risberg vient, essayons une dernière épreuve.

S C E N E X V I.

Les Précédens, Mad. de RISBERG.

V O L M A R.

Vous voilà, madame, ah ! que n'avez-vous entendu comme moi le noble éloge qu'ils ont fait l'un de l'autre.

Mad. de R I S B E R G.

Ainsi, général, vous êtes content.

V O L M A R.

Ils sont dignes du sort le plus heureux. L'estime que l'on fait d'eux, madame, doit intéresser votre cœur.

Mad. de R I S B E R G.

Comment ?

V O L M A R.

Je faisais des vœux ce matin pour que celui qui a le bonheur de vous plaire m'appartint de bien près.

Mad. de R I S B E R G.

Quoi !... monsieur le Comte, vous consentiriez à reconnaître... (*Un moment de silence pendant lequel elle interroge la figure des deux jeunes gens, tandis que monsieur de Volmar a les yeux fixés sur la sienne.*) Oui, celui que j'aime est devant vous, il est votre fils naturel ; ma famille s'oppose à notre union, et quoique libre de disposer de ma main, je ne veux pas lui résister. (*avec intention.*) Comme vous, général, je sais gémir sous le joug de l'opinion. Vous croyiez peut-être que mon amour trahirait votre fils ? je possède son cœur ; mais je ne suis pas maîtresse de son secret.

SCENE XVII ET DERNIERE.

Les Précédens , THOMAS , *un paquet cacheté à la main.*

THOMAS.

Général , il y a une ordonnance là-bas , un grand hus-
sard , un vel homme qui vient d'apporter cé paquet pour
vous , jé lui ai donné un reçu. (*A part.*) L'a-t-il reconnu,
ou né l'a-t-il pas reconnu ? C'est égal , jé mé suis toujours
nommé valet dé chambré.

VOLMAR.

Ah ! comme il sait payer les services ! mes amis , je suis
feld-maréchal.

TOUS.

Quel bonheur !

Mad. de R I S B E R G.

Air : Fragment du vaud. de six mois d'absence.

Cette récompense
Doit également flatter ,
Et qui la dispense ,
Et qui la sait mériter.

A M É D É E.

Ah ! si dans l'histoire
On cite notre valeur ,
C'est qu'ici la gloire
Se paye avec de l'honneur.

TOUS , *excepté M. de Volmar.*

Cette récompense , etc.

THOMAS , *à part.*

Sandiu ! la placé dévient conséquenté !

VOLMAR.

La lettre est de l'écriture de Sa Majesté.

CHARLES.

Air : De votre bonté généreuse. (de Fanchon.)

Au titre dont il vous décore ,
Sa main ajoute un nouveau prix ,
Cette faveur qui vous honore ,
Ne doit pas vous rendre surpris ;
D'un prince qui vous doit sa gloire ,
Dés long-tems vous êtes chéri ;
Il a fait comme la victoire ,
En vous prenant pour favori.

V O L M A R , serrant la main de Charles.

Mon ami , je te remercie.

T H O M A S , à part.

Voilà le légitimé.

V O L M A R , à part.

Comment , je ne parviendrai pas...

T H O M A S , à part.

Jé m'avise d'un moyen. (*Bas à Volmar.*) Monseu lé Comte , vous avez récu des lettres de voire fils , si vous faisiez écrire les deux jeunes gens ?

V O L M A R , bas à Thomas.

Ton idée est excellente. (*Haut.*) En attendant que je porte ma reconnaissance au pied du trône , il faut que j'écrive au ministre , qui , je n'en puis douter , a su faire valoir mes services.

A M É D É E .

Si M. le Comte voulait m'accepter pour secrétaire ?...

V O L M A R , à part.

A merveille. (*haut.*) Volontiers ; mais j'ai l'habitude de conserver un double de mes lettres.

C H A R L E S .

M. le Comte , je suis à vos ordres.

Mad. de R I S B E E G , à part.

Quel est son dessein ? (*Charles et Amédée se disposent à écrire.*)

T H O M A S , à part.

Ah ! mon idée est excellente , jé mé paye mon idée , valet dé chambré , c'est trop mesquin , jé mé donne la place d'intendant , c'est un petit acheminement vers le temple dé Plutus.

V O L M A R , au milieu de Charles et d'Amédée.

Ecrivez. « Monseigneur , je prie votre Excellence de recevoir mes remercimens. »

Mad. de R I S B E R G , à part.

Je devine le piège.

V O L M A R .

« J'attendais avec impatience le retour de Sa Majesté. »

Mad. de RISBERG, à Volmar qui s'avance pour regarder les écritures. *

M. le Comte... avez-vous fait la guerre contre les turcs?
V O L M A R, revenant près d'elle.

Non, madame, vous me vieillissez un peu trop, c'est en Italie que je reçus ma dernière blessure. (*il retourne près des deux jeunes gens et dicte.*) « De Sa Majesté... Vous qui » vous rendez auprès d'elle, veuillez, monseigneur...

Mad. de RISBERG, à Volmar.

M. le Comte, en quelle année a-t-on pris Bellegrade ?

V O L M A R.

En 1717, ce fut notre prince Eugène qui s'en rendit maître. (*dictant.*) « Veuillez, monseigneur, lui porter l'expression de ma respectueuse gratitude. De votre excellence, etc. »

T H O M A S, bas à Volmar.

Monsieur le Comte, j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire ; je gage encore que votre fils légitime il est à gauche.

Mad. de RISBERG, qui pendant que Thomas a parlé au général a saisi les deux lettres.

Général, voici vos lettres.

V O L M A R, après un mouvement.

Mes lettres ! elles n'étaient point achevées... Je voulais parler au ministre du régiment que je sollicite pour mon fils. (*il les regarde tous deux.*) .

Mad. de RISBERG.

Pour lequel ?

V O L M A R.

Pour Amédée, madame.

C H A R L E S.

Pour Amédée ! il n'est plus tems de feindre ; apprenez, M. le Comte...

A M É D É E.

Imposez-lui silence, son amitié l'égare.

C H A R L E S.

Amédée, cesse de cacher au général...

A M É D É E.

Mon père, c'est moi qui suis Charles.

C H A R L E S .

Il vous trompe. C'est à lui que vous destinez un régime.

A M É D É E .

C'est mon frère que vous comblerez de vos bontés.

C H A R L E S .

Je suis le fils de Jenny.

A M É D É E .

Nous sommes vos enfans.

V O L M A R .

Arrêtez, mes amis, votre générosité triomphe, Charles, Amédée, que je vous presse dans mes bras.

Air : Vous nous traitez avec malice.

Le préjugé cède à l'ivresse
Que font naître vos sentimens ,
Mon cœur se livre à la tendresse
Et j'embrasse mes deux enfans.

Mon Charle oublie

Que de ta vie

Un noir chagrin ,

A terni le matin .

Je veux te rendre ,

Un père tendre ,

Plus d'abandon

Enfin reçois un nom .

Bientôt des mains de la victoire ,

Tu l'obtiendrais par tes succès ,

En te le donnant, je ne fais

Que devancer la gloire.

C H A R L E S , A M É D É E .

Mon père...

T H O M A S , *d part.*

Lé voilà reconnu, nous allons voir si jé mé suis trompé.

V O L M A R .

Mais enfin lequel de vous...

Mad. de R I S B E R G .

Air : Ce jour là sans son ombrage.

Incertain du cœur d'un père ,

Craintif comme un malheureux ,

Sous le voile du mystère
 Charle ici trompe vos yeux.
 Et lorsqu'un généreux frère
 Dans la ruse est de moitié,
 L'amour, sans lui déplaire,
 Peut trahir l'amitié.

(elle donne sa main à Charles.)

V O L M A R, *embrassant Charles.*

Mon fils !

A M É D É E.

Daignerez-vous pardonner à votre Amédée ?

V O L M A R.

C'est lui qui m'a donné Charles.

T H O M A S, *à part.*

Jé gagé, sandis, qu'ils lé font exprès pour mé fairé croire
 qué jé mé suis trompé.

V O L M A R.

Vos parens, madame, ne me refuseront peut-être pas de
 vous nommer ma fille ?

T H O M A S.

Jé demande à mensu lé Comte, l'honneur dé fairé partie
 dé sa maison.

V O L M A R, *lui jetant une bourse.*

Non, M. Thomas, les étrangers ont trop besoin de vous
 à l'hôtel de l'Aigle noire.

T H O M A S, *à part.*

Adieu més projets dé fortuné.

V A U D E V I L L E.

Air de Docteur.

V O L M A R.

Quand le tems de ses droits jaloux
 Nous révèle notre faiblesse,
 Le bras d'un fils devient pour nous
 Le meilleur bâton de vieillesse ;
 Ah ! si contre l'âge importun,
 Ce soutien nous est nécessaire,
 Combien il est heureux le père
 Qui peut en compter deux pour un !

C H A R L E S .

Pour secourir un indigent ,
 Quoique riche et très-bienfaisante,
 Orphise n'a jamais d'argent ,
 Lorsqu'un malheureux se présente.
 L'amour lui paraît importun...
 Deux rivaux courtisent la dame...
 Mais elle a tant de bonté d'âme ,
 Qu'elle en oblige deux pour un.

A M É D É E .

Le Français qui dans les combats
 Ignore le mot de défaite ,
 Aux champs de l'honneur n'aime pas,
 Même une prudente retraite.
 Mais dans un danger peu commun ,
 Pour rompre un dessein qui l'entrave ,
 Lorsque le chef demande un brave ,
 Il s'en présente deux pour un.

T H O M A S .

Lucas , père d'un beau garçon ,
 Trois ans loin de sa ménagère ,
 Revient enfin à la maison ,
 Deux marmots l'appellent leur père.
 Ah ! dit-il , quel sort peu commun ,
 A mon fils ajoute une fille ?
 Le ciel a béni ma famille ,
 Et j'en retrouve deux pour un.

Mad. de RISSERG, *au public.*

Vous jugez auteurs, comme acteurs,
 Ah ! quel arrêt sera le vôtre,
 Devant vous, juges connaisseurs ,
 Je défends leur cause et la nôtre ,
 Au moins dans ce danger commun ,
 Des Français sont notre refuge ,
 Femme sollicitant son juge ,
 Doit gagner deux procès pour un.

F I N .

Bayerische
 Staatsbibliothek
 München